

l'église surtout était d'un aspect imposant. Un grand nombre de fenêtres cintrées, étroites, élevées, l'éclairaient, mais y laissaient tomber d'en haut une lumière douteuse qui répandait dans le lieu saint cette religieuse obscurité qu'on demanda plus tard aux vitraux de couleur.

Ce n'était pas la première fois que Gerbert voyait cette fameuse abbaye de Saint-Gérauld : il était venu souvent à Aurillac avec sa mère Marguerite ; mais il ne lui avait jamais été donné de pénétrer dans l'intérieur du monastère. D'ailleurs, vue le soir à la lueur du crépuscule, l'abbaye le touchait plus vivement et faisait sur lui une impression qu'on ne saurait définir.

Lorsqu'avec la mule du père Ambroise, dont les pas retentissants réveillaient les antiques échos du monastère, il franchit les voûtes élevées de ce lieu d'études et de prières, il se figura faire son entrée dans le paradis, où les anges, groupés autour de Dieu, célèbrent sans cesse ses louanges.

XI.

L'ÉCOLE DU MONASTÈRE.

Gerbert, accoutumé à l'aspect misérable des chétives habitations de son village, contemplait avec plus d'admiration que d'étonnement ces immenses constructions, ces vastes et larges corridors qui sillonnaient l'intérieur du cloître. Le religieux lui fit visiter, après avoir mis pied à terre, les principaux endroits du couvent, le réfectoire, les salles où se réunissaient les frères pour leurs diverses occupations.

— Allons à l'église, dit l'enfant, pressé de rendre à Dieu l'hommage que lui doit toute créature.

— Je le veux bien, répondit le père Ambroise, à qui plaisait cette impatience toute pieuse.

Aussitôt entré dans la belle basilique, Gerbert se prosterna et fit en silence sa prière.

Cette abbaye de Saint-Gérauld était un rare monument entre tous ceux qui précédèrent l'âge des cathédrales gothiques. Elle était peut-être moins remarquable par l'élégance des proportions ou la richesse des ornements que par l'austérité de ses formes simples et la grandeur de ses immenses dimensions.

Selon l'usage des temples chrétiens, elle était bâtie de l'occident à l'orient. Son portail, ses tours lui formaient un digne accompagnement. Dans l'intérieur, c'était une suite d'arcades légères supportées par des pilastres. On y voyait des statues d'apôtres, qui semblaient des gardes préposés à la défense du sanctuaire. Dans le tympan du portail dominait une figure majestueuse, assise, tenant un livre de la main gauche, et de la droite bénissant les fidèles. A ses côtés étaient représentées les figures symboliques des quatre évangélistes, et quatre anges, portés sur des nuages, embrassant et comme supportant le médaillon ovale dans lequel

le trône du Christ était enfermé. La première archivolte qui couronnait le bas-relief se composait d'une suite de petits cintres. Sous le cintre du milieu était le Père éternel ; sous les autres, des anges en adoration. Deux autres archivoltes concentriques à la précédente présentaient, la première des feuillages, et la seconde des médaillons d'où sortaient des têtes toutes variées d'expression.

De nombreuses peintures, ouvrage de religieux qui avaient deviné toute la sublimité de l'art chrétien, décoraient les murs de l'édifice sacré. Les colonnes de l'église étaient ornées de chapiteaux romans qui prouvaient bien toute l'habileté et toute la variété des sculptures de cet âge.

On voyait dans le chœur un grand nombre de stalles pour les religieux, toutes d'un travail remarquable, ainsi que la belle peinture qui remplissait l'abside. Elle représentait la figure du Christ portée sur des nuages, une main levée, l'autre posée sur l'Apocalypse fermé des sept sceaux. A ses pieds reposait l'Agneau sans tache. Cette composition gigantesque était accompagnée des figures ailées de l'homme, du lion, de l'aigle et du

bœuf. Toute cette peinture se détachait sur un fond d'or orné de losanges en forme de mosaïque.

Toutes ces choses s'expliquaient d'elles-mêmes à une intelligence aussi développée que celle du petit Gerbert.

Il en était autrement des tombeaux qui se montraient çà et là dans l'immense basilique. On y voyait les tombes d'un grand nombre de supérieurs de l'abbaye, entre autres celle de son pieux fondateur, qu'on avait représenté distribuant du pain aux pauvres pressés autour de lui. Son front calme inspirait la confiance à ces malheureux, qui le bénissaient, et ses mains semblaient leur faire signe d'approcher et de n'être pas honteux de leur misère, noble héritage du Christ.

— Et cette tombe-là, dit Gerbert, où l'on voit un trophée d'armes qui surmonte une armure brisée, qui renferme-t-elle ?

— Gerbert, répondit le père Ambroise, c'est la tombe d'un puissant prince, le fidèle Bernard, qui avait été aussi comte de Bourges avant de l'être d'Auvergne. Le roi Louis le Bègue lui confia la garde de Louis, son fils. Il perdit la vie dans un combat contre Gozon, roi d'Arles. C'était un homme

connu par sa valeur et par sa fidélité à tenir sa parole. Cette autre tombe, sur laquelle se montrent tous les attributs de la piété, est celle de Guillaume dit le Pieux. Il régna sur la première Aquitaine, qui comprenait l'Auvergne. Il s'intitulait pieusement *duc d'Aquitaine par la grâce de Dieu*. Il fut aussi comte de Bourges et marquis de Nevers. Ce bon prince mourut sans enfants. Voici le tombeau de son successeur, Acfred I^{er}, qui avait épousé Adatrée, sœur de Guillaume. Cet Acfred prit le titre de duc de la première Aquitaine, à laquelle était joint le Berry. Les deux fils d'Acfred I^{er} lui succédèrent tour à tour. Leurs tombes sont à côté l'une de l'autre. La première est celle d'Acfred II, dont le règne ne dura qu'une année; la seconde est celle de Raymond, prince modeste, que j'ai connu; il ne prit que le titre de comte d'Auvergne, que ses descendants ont conservé jusqu'à ce moment, et que, j'aime à l'espérer, ils conserveront encore longtemps.

Après cette petite digression historique, qui intéressait vivement Gerbert, le vénérable religieux lui dit :

— Une autre fois nous verrons la suite instruc-

tive de ces tombeaux; mais maintenant, mon enfant, il est temps que je vous installe auprès de vos jeunes camarades.

Le père Ambroise conduisit le jeune Gerbert dans une grande pièce, dont tous les meubles annonçaient une salle d'études. On y voyait des tableaux noirs couverts de figures mal dessinées avec de la craie. Quelques tables avec des encriers et des plumes, et plusieurs bancs de chêne, complétaient l'ameublement très-simple de cette pièce, où quelques jeunes gens en récréation se livraient diversement, loin de l'œil du maître, à la pétulance de leur âge.

C'étaient généralement des enfants de noble race, ou, comme on dit aujourd'hui, de bonne famille, qu'on envoyait étudier dans les écoles du monastère. Saint-Gérauld jouissait à cet égard d'une réputation si étendue, qu'il y venait de fort loin des jeunes gens destinés aux études. Tous étaient plus âgés et plus grands que Gerbert, dont on leur avait fait connaître l'origine obscure. Ils le regardaient du haut de la tête; ce qui choqua tout d'abord le petit chevrier, qui n'avait pas besoin qu'on lui fit sentir l'infériorité de sa naissance, et

qui se proposait bien de rendre dédain pour dédain à ceux qui le mériteraient.

Tant que le père Ambroise fut là, sa présence contint dans les bornes du respect ces jeunes éventés, qui ne demandaient qu'à s'égayer aux dépens du nouveau venu. Le père Ambroise, après avoir montré à Gerbert tout ce qui pouvait être à son usage, après lui avoir expliqué les règles pédagogiques établies dans l'école, sortit en l'emmenant avec lui pour le présenter à l'abbé du monastère, auquel il avait déjà parlé de lui.

A peine étaient-ils sortis de la salle, qu'un sourire éclata sur toute la ligne avec force quolibets de toutes les façons.

— Ah! c'est celui-là qu'on nous prône, qu'on nous propose chaque jour depuis quelque temps pour modèle! s'écriait avec exaltation un jeune homme nommé Guillaume, très-richement vêtu, et qui se rattachait à la personne du comte d'Auvergne; mais c'est se moquer de nous que de nous mettre en parallèle avec un pareil avorton!

— On dit qu'il gardait les chèvres, disait Robert de Provence; eh bien! franchement je ne le crois propre qu'à cela.

— Avec sa mine sévère et refrognée, reprenait Guillaume, il me fait l'effet d'un vilain petit vieux de soixante ans. C'est malheureux tout de même, avec les bonnes protections qu'il paraît avoir.

— Ah! le voilà qui revient, reprit Robert; vous allez voir, nous allons bien nous amuser! Voulez-vous?

— Moi, dit Guillaume avec une mine dédaigneuse, moi, je ne m'amuse pas du tout avec ces espèces-là! Fi donc!

— Messires, dit très-librement Gerbert, on me fait l'honneur de m'admettre à votre école; j'en suis très-flatté, vous n'en doutez pas; mais je ferai en sorte, en toute occasion, que vous n'ayez pas à rougir de votre nouveau camarade.

— Notre nouveau camarade! murmura Guillaume; le petit est modeste! il se place tout d'un bond sur la même ligne que nous! L'entendez-vous, vous autres?

— Mais ce n'est pas mal cela! dit Robert en ricanant. Voyons, jouons à la baguette cachée. Voyons, l'ancien, vous savez.... Tu sais sans doute ce que c'est que le jeu de la baguette cachée? On

connaît ça dans les montagnes. Tu as pu l'apprendre en faisant paître tes chèvres.

— Messeigneurs, reprit Gerbert avec une imposante gravité, quand Mgr l'évêque de Saint-Flour, le sire d'Arpajon, le comte de Carlat ou même le comte d'Auvergne me font l'honneur de m'adresser la parole, ils le font avec une politesse qui les honore. Vous allez peut-être me trouver trop exigeant, mais je demande avec instance qu'il vous plaise de faire de même.

— Des conditions! nous ne les acceptons pas! dit brutalement le fougueux Robert de Provence.

— Pardonnez-moi, messire, vous les accepterez, reprit froidement Gerbert, et j'ai d'excellentes raisons pour le croire.

— Lesquelles donc? dirent-ils tous avec un air de défi.

— C'est que, répartit Gerbert, je vous crois l'âme noble et généreuse comme il convient à tout bon gentilhomme, et que, pour satisfaire une envie déplacée de plaisanterie, vous ne voudriez pas avoir à vous reprocher d'avoir bouleversé la carrière d'un petit être chétif comme vous me voyez. Voilà mes raisons.

— Il a du bon, notre nouveau.... camarade, dit Guillaume avec un gros rire. Voyons, après....

— Je suis beaucoup en retard pour mes études, puisque je ne les ai pas encore commencées, continua Gerbert avec le même sang-froid; vous ne trouverez donc pas étonnant que j'étudie à ma manière, et j'exige de vous, c'est-à-dire je vous prie de me laisser libre de mes actions, et de ne pas vous formaliser en quoi que ce soit, quand je ne prendrai pas part à vos jeux.

— Voilà ce qui s'appelle s'expliquer nettement ! dit Guillaume; cela me plaît; je n'aime pas les détours, et je saurai que le sir Gerbert ne veut pas qu'on joue avec lui.

— Je ne suis ni sire, ni baron, je le sais, reprit Gerbert; je suis vilain, tout ce qu'il y a de plus vilain, grâce à Dieu; mais si je n'ai pas à m'en flatter, je n'ai pas non plus à en rougir. Je suis Gerbert, et j'espère bien porter ce nom avec honneur.

— Voyez-vous ça ! reprit Guillaume; son petit orgueil relève la crête. Ce sont de nobles instincts !

— Brisons là, messeigneurs, ajouta Gerbert; vous ne paraissez pas disposés à entendre raison

en ce moment. J'attendrai une heure plus favorable.

L'arrivée du chef de l'école, qu'on appelait alors l'écolâtre, mit fin à cette conversation aigre-douce, et rétablit le silence dans la salle d'étude. Tous ces jeunes gens étaient fort ignorants et paresseux. Ils savaient à peine lire dans les parchemins, malgré les peines infinies que se donnait l'écolâtre.

Celui-ci, du premier coup, vit que son nouvel élève, pour n'avoir pas reçu les premiers principes sur les bancs de l'école, n'en était pas moins fort avancé dans la grammaire et dans toutes les sciences du calcul. Il reconnut tout d'abord que cet enfant devait faire la gloire de l'école de Saint-Gérauld, et dès lors, par amour-propre, par esprit de corps, il lui donna tous ses soins avec une tendre sollicitude.

Cet écolâtre, religieux lui-même, se nommait frère Benoît.

Frère Benoît, lié intimement avec le révérend père Ambroise, n'avait pas eu de peine à partager sa sympathie pour son nouvel écolier. Il lui donnait, outre les leçons orales, tous les livres qui pouvaient compléter son enseignement: et tous ces

livres, le petit Gerbert les dévorait avec une ardeur sans égale. Aussi l'écolâtre aimait-il son élève comme son propre fils, et le proposait pour modèle de science et d'application à tous les ignorants paresseux qui fréquentaient son école.

Cette prédilection, jointe à l'isolement volontaire de Gerbert et à ses rapides succès, déclina de nouveau contre lui les mauvaises passions qui déjà une fois avaient voulu le travestir en magicien et en sorcier. Cet orage s'amassa peu à peu sur sa tête, et bientôt le nuage, chargé de fluide, allait crever, non pas à la honte de l'accusé, comme on le verra plus loin.



Mégarid et C^e

1^{re} année Ch. XII.

Ne dirait-on pas que tu veux devenir cardinal ou pape.

XII.

LE PETIT GERBERT ET LE VOYU ÉTERNEL.

Il y avait un petit enfant nommé Gerbert, qui avait été élevé sous la discipline scolastique de frère Benoît, et qui avait avec une ardeur insatiable à toutes les études de ce temps. L'écolâtre était enchaîné de son côté. Les sciences exactes étaient ce qui attirait le plus à sa lecture intelligente. Sans maître, et par la seule force de son génie, il devenait presque toutes nos sciences. Tout à tour mathématicien, astronome, mécanicien, physicien,